

Corrigé sujet Montherlant

Sujet : « La jeunesse se passe à faire croire qu'on est un homme. L'âge adulte à faire croire qu'on est heureux quand on ne l'est pas. La vieillesse à faire croire qu'on n'est pas gâteux quand on l'est. »

Henry de Montherlant, *La Marée du soir*, 1972

Analyse du sujet :

- Analyse de la citation :
 - les trois parties de cette citation sont liées par l'omission, dans les deux dernières propositions, du verbe « se passe[r] », qui montre bien qu'il y a un parallélisme et, ainsi, une similitude, entre **trois âges de la vie** : « la jeunesse », « l'âge adulte » et « la vieillesse », présentés dans l'ordre chronologique.
 - Il y a un point commun entre ces âges : **on « fait croire » qu'on « est » ce qu'on n'est pas « quand on l'est »** (ce qui est seulement sous-entendu dans la première phrase). On peut par ailleurs comprendre ce « quand » de deux façons : il peut être déterminatif (pour « l'âge adulte », cela signifierait qu'on peut être réellement heureux, mais que, seulement dans le cas où on ne l'est pas, on fait croire qu'on l'est) ou explicatif (on n'est jamais heureux, et on fait toujours croire qu'on l'est – dans ce deuxième cas le « quand » signifie « alors que »).
 - Que fait-on croire alors ? **On dissimule notre faiblesse et notre impuissance, on dissimule ce qui nous fragilise** : ce qui peut caractériser la jeunesse mais qu'on rejette comme honteux étant jeune (l'inexpérience, l'ignorance, l'ultra-sensibilité, la naïveté sans doute – sinon pourquoi « faire croire qu'on est un homme » ?) ; le malheur pour l'âge adulte, ou l'incapacité d'être heureux ; le fait d'être « gâteux », donc affaibli d'esprit et de corps, quand on est dans l'âge de « la vieillesse ». C'est comme si, jeune, on espérait toujours que l'âge adulte nous donnerait le bonheur qu'on espère, que, vieux, on ne pouvait plus y prétendre, mais que, adulte, cela échouait à nous rendre heureux.
- Reformulation de la thèse : perpétuellement fragile et insatisfait, tout au long de sa vie l'homme est incapable de se résoudre à cette faiblesse ; il se tourne alors vers le faire croire, qui donne l'illusion d'une force, d'une puissance, d'une maîtrise

Problématisation :

- Analyse des limites de la thèse : toutefois, le « faire croire », présenté comme tel, est surtout une dissimulation, dont on peut deviner qu'elle est plus ou moins adroite et réussie. Peut-on vraiment être dupe de l'enfant qui prétend être un homme, du dépressif qui prétend être heureux, du vieillard qui prétend être alerte ? Si le faire croire fonctionne, c'est parce que son destinataire, en réalité, feint de croire, pour que son dupeur ne perde pas la face.
- Problématique : si faire croire qu'on est plus fort qu'on ne l'est en réalité ne fonctionne que par complaisance de ceux qu'on veut duper, pourquoi y recourir toute sa vie ?

- I. **Certes, on essaie toute sa vie de dissimuler sa faiblesse et de faire croire qu'on est plus puissant qu'on ne l'est en réalité**
 - a. L'homme est naturellement faible
 - b. Alors il essaie de dissimuler cette faiblesse aux autres
 - c. Pour faire croire qu'il maîtrise pleinement son existence

- II. **Néanmoins, on ne dupe personne, sauf si ceux que l'on veut duper feignent de nous croire**
 - a. Les faiblesses d'un être, même s'il fait croire à sa force, sont faciles à déceler
 - b. Mais on peut feindre de croire à ce qu'ils veulent nous faire croire
 - c. On parvient surtout à se duper soi-même en se faisant croire qu'on est plus puissant qu'on ne l'est en réalité

- III. **Dans cette perspective, on continue de faire croire parce qu'à force d'être *dissimulateur de faiblesse*, le « faire croire » finit par être *créateur de force* : ce qu'on commence par simuler peut devenir une réalité**
 - a. A force de faire croire qu'on est fort on peut finir par le devenir
 - b. C'est alors que le faire croire peut être créateur de tout un univers qui fait sens
 - c. Mais cette puissance, paradoxalement, est peut-être d'autant plus réelle qu'on laisse planer le doute sur notre puissance, voire qu'on paraît faible

- I. **Certes, on essaie toute sa vie de dissimuler sa faiblesse et de faire croire qu'on est plus puissant qu'on ne l'est en réalité**

- a. *L'homme est naturellement faible*

- Laclos : Cécile Volanges est d'emblée présentée dans une position de faiblesse, par sa jeunesse, sa naïveté, son ignorance. On ne lui a rien appris au couvent et elle n'a aucune idée des usages sociaux, si bien que tout l'étonne, l'impressionne, et qu'il lui semble ne rien pouvoir maîtriser. Elle se moque d'elle-même dès la première lettre à Sophie Carnay : « conviens que nous voilà bien savantes ! » (lettre 1- F 33 ; GF 81)
- Musset : la faiblesse de la vieillesse est montrée à travers le personnage de Philippe Strozzi, qui déplore son grand âge qui l'empêche d'agir concrètement pour la république. Il constate cette faiblesse quand il s'adresse à ses fils : « vous qui avez la force que j'ai perdue, vous qui êtes aujourd'hui ce qu'était le jeune Philippe » (III,2 – F 79 ; GF 116)

- Arendt : l'être humain est fragilisé par la contingence des événements qui l'effraie. C'est pourquoi il a besoin de présenter cette contingence dans des récits qui l'éclairent et la rendent compréhensible – « qui dit ce qui est [...] raconte toujours une histoire, et dans cette histoire les faits particuliers perdent leur contingence et acquièrent une signification humainement compréhensible » (VP 58 ; CC 332)

b. Alors il essaie de dissimuler cette faiblesse aux autres

- Laclos : les femmes ne veulent pas montrer qu'elles sont sensibles aux regards que l'on porte sur elles, si bien qu'elles se déguisent d'une certaine façon, qu'elles portent un masque de maquillage : « c'est le rouge qu'elles mettent qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause » (F 36 ; GF 83)
- Musset : les écoliers savent qu'ils ne sont rien au regard de la société, si bien que lors du bal des Nasi, l'un d'eux doute qu'on les laisse approcher, mais l'autre insiste car il veut observer les tenues des grands de Florence pour pouvoir prétendre qu'il a été invité au bal, pour faire croire qu'il est des leurs : « je suis capable de nommer toutes les personnes d'importance ; on observe bien tous les costumes, et le soir on dit à l'atelier : J'ai une terrible envie de dormir, j'ai passé la nuit au bal » (I, 2 ; F 13 ; GF 32)
- Arendt : la politique américaine de propagande pendant la guerre du Vietnam révélée dans les Pentagon Papers a consisté à sauver la face en cachant que les Américains étaient en position de faiblesse dans la guerre, qu'ils étaient en train de perdre. Il semble alors « difficile d'accepter d'un cœur léger que tant d'efforts et de dépenses ruineuses n'aient servi qu'à démontrer l'impuissance de la force des grands » (« Du mensonge en politique » p. 51)

c. Pour faire croire qu'il maîtrise pleinement son existence

- Laclos : le vicomte de Valmont cache, ou essaie de le faire, ses sentiments amoureux à l'égard de la Présidente de Tourvel à la marquise de Merteuil à ceux qu'il prend pour son « public », pour ne pas nuire à sa réputation de libertin : « je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs et sa vertu, sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse, pour courir après le bonheur de me plaire [...]. Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux : « voyez mon ouvrage, et cherchez-en dans le siècle un second exemple ! » » (lettre 115, F 329-330 ; GF 375)
- Musset : la marquise Cibo est manipulée par son beau-frère le cardinal, qui veut faire d'elle la maîtresse d'Alexandre de Médicis pour qu'elle l'incite à avoir une politique moins tyrannique. Or, elle a du mal à admettre qu'elle est ainsi l'instrument d'un autre, et elle prétend que sa séduction est un moyen de puissance, elle se le fait croire : « et c'est le duc que j'attends dans cette toilette ! N'importe, adviene que pourra, je veux essayer mon pouvoir » (III, 5 – F 98 ; GF 139).
- Arendt : les Etats-Unis, pendant la guerre du Vietnam, ont eu à cœur de « [se] comporter [...] comme la plus grande puissance du monde pour la simple raison qu'il [leur] faut convaincre le monde de ce « simple fait » » (« Du mensonge en politique », p. 29). Il s'agit alors de faire croire au peuple américain comme à tous les « spectateurs » extérieurs que les Etats-Unis maîtrisent pleinement la situation.

II. Néanmoins, on ne dupe personne, sauf si ceux que l'on veut duper feignent de nous croire

a. *Les faiblesses d'un être, même s'il fait croire à sa force, sont faciles à déceler*

- Laclos : la marquise de Merteuil n'est pas dupe des sentiments amoureux de Valmont à l'égard de la Présidente de Tourvel, comme elle l'affirme : « Or, est-il vrai, vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mme de Tourvel ? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais ; vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille ». lettre 134 (F 382 ; GF 427)
- Musset : même si le duc affirme qu'il est certain d'être aimé par son peuple (« je suis sûr qu'ils m'aiment, moi ») la marquise Cibo voit bien qu'il n'est pas si confiant que cela en sa sécurité, et la preuve est qu'il porte une cotte de mailles en permanence : « tu as tué ou déshonoré des centaines de citoyens, et tu crois avoir tout fait quand tu mets une cotte de mailles sous ton habit ». (III, 6 – F 102 ; GF 143)
- Arendt : le peuple américain n'a pas été totalement dupe de l'illusion de puissance de son gouvernement : « Ce fut précisément cette inévitable impression d'enlisement et d'obstination qui conduisit dans le pays « bon nombre de personnes à se persuader que la classe dirigeante est devenue folle ; beaucoup estiment que nous tentons d'imposer par la force une certaine image de l'Amérique à de peuples lointains que nous ne comprenons pas... et que cette tentative est poussée jusqu'à l'absurde », ainsi que l'écrivait McNaughton en 1967. » (« Du mensonge en politique », p.43)

b. *Mais on peut feindre de croire à ce qu'ils veulent nous faire croire*

- Laclos : Mme de Volanges explique pourquoi elle veut bien feindre de croire à l'honnêteté de M. de Valmont et continuer à le recevoir chez elle ; c'est qu'il vaut mieux être son ami que son ennemi : « On ne l'estime pas ; mais on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre ». Lettre 32 (F 95 ; GF 142)
- Musset : « Lorenzo : es-tu républicain ? aimes-tu les princes ? / Tebaldeao : Je suis artiste ; j'aime ma mère et ma maîtresse ». Tebaldeao veut bien feindre d'adhérer à n'importe quel pouvoir, qu'il s'agisse de la tyrannie des Médicis ou des Républicains, pourvu qu'on le laisse s'occuper de ses affaires privées tranquillement. II, 2 (F 50 ; GF 78)
- Arendt : nous pouvons admettre comme vérité absolue ce qui est en réalité de l'ordre de l'opinion, parce que cela nous arrange. Ainsi, « que tous les hommes soient créés égaux n'est ni évident en soi ni démontrable. Nous faisons nôtre cette opinion parce que la liberté est possible seulement parmi les égaux, et nous croyons que les joies et les satisfactions de la libre compagnie doivent être préférées aux plaisirs douteux de l'existence de la domination ». (« Vérité et politique », VP 37 ; CC 314)

c. *On parvient surtout à se duper soi-même en se faisant croire qu'on est plus puissant qu'on ne l'est en réalité*

- Laclos : Valmont est tellement persuadé de sa puissance sur ses actes et ses sentiments qu'il s'imagine qu'il pourra renouer avec la Présidente de Tourvel après l'avoir abandonnée : « ne vaudrait-il pas mieux tenter de ramener cette femme au point de prévoir la possibilité d'un accommodement, qu'on désire autant qu'on l'espère ? » (lettre 144 – F 404 ; GF 449)
- Musset : malgré les avertissements de tous, le duc ne veut pas croire que Lorenzo puisse lui nuire, convaincu qu'il est de sa propre puissance : « je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas » (I, 4 – F 30 ; GF 53)
- Arendt : comment a-t-on pu croire les mensonges du gouvernement américain ? « Seule la duperie de soi est susceptible de créer un semblant de crédibilité ». Hannah Arendt, « Vérité et politique » (VP 47 ; CC 324)

III. **Dans cette perspective, on continue de faire croire parce qu'à force d'être *dissimulateur de faiblesse*, le « faire croire » finit par être *créateur de force* : ce qu'on commence par simuler peut devenir une réalité**

a. *A force de faire croire qu'on est fort on peut le devenir*

- Laclos : c'est l'acclimatation des foules à la réputation de séducteur irrésistible de Valmont qui fait qu'en effet, on ne lui résiste pas. Si au contraire il venait à se savoir qu'on pouvait lui résister alors, justement, il ne parviendrait plus à séduire toutes les femmes qu'il désire. C'est ce contre quoi la marquise le met en garde : « songez que si une fois vous laissez perdre l'idée qu'on ne vous résiste pas, vous éprouverez bientôt qu'on vous résistera en effet plus facilement. » (lettre 113 ; F 321 ; GF 366). C'est donc en faisant croire qu'on est fort qu'on devient effectivement fort.
- Musset : la marquise Cibo finit par obéir à son beau-frère parce qu'il dégage une telle image de puissance qu'il exerce effectivement une certaine puissance sur elle. L'obéissance des dupés crée le pouvoir des dupeurs : « Cibo ne ferait pas un pareil métier. Non ! cela est sûr ; je le connais ». Alors qu'elle venait de refuser de lui obéir et de le menacer, elle finit finalement par s'incliner sous sa puissance – plus feinte que réelle (II, 3 ; F 56 – GF 85)
- Arendt : c'est bien pour cela que les Etats-Unis veulent renvoyer une image de puissance : parce que garder cette image leur assurera une puissance effective. « Ce qu'indiquent bien les documents du Pentagone, c'est la hantise de la défaite et de ses conséquences, non sur le bien-être de la nation, mais « sur la réputation des États-Unis et de leur président ». « Du mensonge en politique », p. 27

b. *C'est alors que le faire croire peut être créateur de tout un univers qui fait sens*

- Laclos : Valmont met en scène sa maladie d'amour et son repentir entre les lettres 110 et 125. Dès lors, le moindre mouvement étonnant, la moindre parole crée chez la Présidente de Tourvel une interprétation inquiète, qui fait que Valmont s'achemine vers son objectif. Par

exemple, dans la lettre 114, elle s'inquiète de ne plus recevoir de lettres, alors que, rationnellement, la cause pourrait être autre que la prétendue maladie de Valmont.

- Musset : Lorenzo met tant de soin à sa mise en scène que tout le monde est sa dupe ; le duc ne le soupçonne pas, mais pas davantage Giomo, qui pourtant doute que Lorenzo puisse avoir craché innocemment dans le puits au moment de la disparition de la cotte de mailles du duc. Mais... «Bah ! un Lorenzaccio... la cotte est sous quelque fauteuil ».
- Arendt : la politique procède de l'imagination, tout comme le mensonge : l'un et l'autre explorent des potentialités et permettent d'envisager – et de créer l'avenir. Toutefois, Arendt, souligne qu'il serait difficile d'envisager un mensonge étendu à l'échelle mondiale.

c. Mais cette puissance, paradoxalement, est peut-être d'autant plus réelle qu'on laisse planer le doute sur notre puissance, voire qu'on paraît faible

- Laclos : c'est en paraissant distraite et sotte que la marquise de Merteuil parvient à se donner des talents : « j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir » (lettre 81)
- Musset : c'est également en paraissant faible et inoffensif que Lorenzo parvient à duper le duc, et finalement à être plus fort que lui, ce qui passe par toute une mise en scène, y compris son feint évanouissement à la vue d'une épée (I,5)
- Arendt : les « brumes de mystère » dont on entoure les secrets politiques ont pour effet non pas de faire croire à des mensonges, mais de brouiller l'accès à la vérité. Dans cette perspective il y a toujours un doute sur la force de celui qui a besoin de mystère – ce qui, en soit, lui donne une certaine force. « Du mensonge en politique »

Proposition d'accroche : Nietzsche affirme dans *Le Livre du philosophe* que l'homme est un animal dépourvu de moyens de défense physique ; pour survivre dans la jungle de la société, son moyen de conservation est son intelligence, qui lui permet de dissimuler sa faiblesse et de faire croire qu'il est fort. On en trouve un écho chez Henry de Montherlant...